

Ma mère et moi.

Un jour avant ma naissance, ma mère était encore mon univers. Je n'avais connu qu'elle. Je formais une part de son être, un organe en croissance dans sa matrice. Il n'y avait pas plus de différence entre son cœur et moi, entre ses cellules et les miennes, elle nous nourrissait également. Le peu de moi qui existait ne percevait le monde qu'à travers elle. Ses battements de cœur, le lent bercement de sa respiration avaient plus d'importance que les bruits extérieurs, que la voix de mon père me chantant des chansons. J'étais apaisé, à ma place dans cet univers liquide et chaud. Je pense pouvoir affirmer que nos relations étaient alors à leur zénith. Si j'avais pu rester dans cet utérus, je me serais évité bien des déconvenues.

Et je suis né... Ma mère m'a expulsé, des mains étrangères m'ont arraché à mon refuge. Ma respiration, ce déchirement de la cage thoracique, venait de débiter signant la fin de l'insouciance. Quand on m'a posé sur son ventre, j'ai immédiatement reconnu son odeur, un peu plus âcre, un peu moins douce. Le froid me saisissait, la brutalité du mouvement me terrifiait. Ses mains, plus rugueuses que les parois de son utérus, tentèrent de reconstituer une barrière protectrice entre nous et l'extérieur. Lorsque je connus son mamelon, ma peur s'arrêta. Ce lait doux et chaud me rappelait le liquide amniotique. Je venais de perdre le confort d'un palais, mais je retrouvais pour quelques minutes le plaisir suave d'un repas de roi.

Ma mère, ma nourricière. Pendant des mois, j'ai souffert. J'étais aveugle, immobile, mes sphincters n'en faisaient qu'à leur tête. Je ne contrôlais rien. Hors du giron maternel, le monde semblait en guerre, empli de bruits monstrueux, d'éclairs éblouissants ; chaque mouvement amenait son lot de douleurs. Avec mes premières nuits, je découvris la solitude, l'insupportable attente, l'angoisse de la séparation, mais aussi le bonheur des retrouvailles. Je dus apprendre à vivre avec d'autres êtres, mon père, ma nourrice, des amis. Leurs voix criardes et leurs manières brusques me terrifiaient, leurs attentions inutiles me crispaient. Il me fallait le sein de ma mère, ses caresses, ses gestes précis et attentionnés pour m'apaiser.

Ma mère, ma protectrice. À trois ans, je courrais, je sautais, je rampais. Je tombais, je me cognais, je m'éraflais ... Tout m'attirait : une forme, un mouvement, la belle courbure d'un couteau de cuisine, la majesté d'un escalier abrupt, l'impeccable propreté d'un tambour de machine à laver, le doux crépitement d'un feu de cheminée. J'avais un instinct aussi inconséquent que suicidaire. Mais ma mère était là, toujours sur le qui-vive, guettant, anticipant, rattrapant. Sans elle, j'aurais fini cul-de-jatte ou gueule cassée. J'ignorais la mort, elle ne pouvait m'atteindre puisque ma mère veillait. Déesse grecque attentive au sort de son héros, chassant la mauvaise fortune et favorisant sa gloire.

Ma mère, mon héroïne. Elle courait plus vite que moi, gagnait à tous les jeux et pouvait même perdre pour me faire plaisir. Elle savait casser les œufs, doser le sucre, mélanger la farine, allumer un four (cette boîte miraculeuse !) d'où sortait toujours quelque chose de divin. Quand elle me lisait une histoire, je m'envolais vers un pays lointain et magique. Ses bisous apaisaient mes douleurs. Le seul contact de sa peau faisait s'évaporer les peurs. Combien de fois me suis-je dit que je pourrais la prêter quelques jours pour résoudre les problèmes du monde ? Elle aurait fait taire les canons, elle aurait rempli les estomacs et calmé les souffrances. Mais moi, stupide gamin, je me la suis gardée. Mon égoïsme lui a interdit de sauver le monde...

Ma mère, ma boussole. J'incarnais la bêtise, elle était l'intelligence. Je n'étais qu'ignorance, elle respirait le savoir. Elle avait réponse à tout ! Combien font un million plus un million ? Combien de temps met un arbre pour pousser ? Où s'est caché mon doudou ? Comment naissent les bébés ? Elle maîtrisait des opérations aussi délicates que la réalisation de doubles nœuds sur mes lacets de baskets. Elle m'enseignait la stricte mise en place d'un service à la française et le maniement codifié d'un couteau et d'une fourchette. Elle m'expliquait comment se comporter en société. Elle me fit découvrir que la politesse était la manière la plus simple de manipuler les adultes. Elle me conseillait sur mes tenues vestimentaires, sur mes amitiés. Avec aisance et discrétion, elle tirait les ficelles de ma jeune existence. D'où tenait-elle une telle connaissance ? « J'ai vécu » me répondait-elle énigmatique. Le jardin douillet de mon enfance était cerné de bancs de brouillard. Son regard aiguisé transperçait ces brumes opaques et me dégageait un chemin. Elle savait ce qui était bon pour moi, elle me guidait, j'en étais convaincu, vers un avenir radieux.

Ma mère, ma contrainte. Je suis assez grand pour y aller seul ! Je sais si je dois mettre un manteau pour sortir ! Quand je n'aime pas, je ne mange pas ! Et pourtant l'autorité maternelle

vient me rappeler mes devoirs. Invariablement, je dois me plier à ses habitudes, à ses opinions, à ses lubies. La famille est donc une dictature ? C'est pour ton bien, me répète-t-elle à longueur de temps. J'aimerais avoir un morceau de liberté, une gorgée de libre arbitre. J'ai osé désobéir aux injonctions maternelles, mais les conséquences furent dramatiques. En plus de resserrer les parois de ma prison, mes transgressions plongèrent ma mère dans un tsunami émotionnel. Si je ne lui obéissais plus, c'est que je ne l'aimais plus ! Comment pouvais-je tant la faire souffrir, elle qui avait dédié sa vie à mon bonheur ! Elle m'enfermait sentimentalement, elle n'hésitait pas à me passer les menottes de la culpabilité. La vie que je voulais mener devait se cantonner à sa propre demeure sans ouvrir les fenêtres ni tenter d'entrebâiller la porte. Cette contrainte était-elle là pour me protéger ou pour apaiser ses peurs ?

Ma mère, ma honte. Je ne veux pas qu'ils me voient avec elle. J'ai dû la supplier de ne plus venir me chercher à la sortie des cours. Elle serait capable de me recoiffer, de m'épousseter les épaules ou de m'embrasser en public. Et puis cette manière ridicule de m'appeler « mon grand ». Je ne suis pas à elle ! Dans la rue, je rase les murs pour ne pas la croiser. Je n'ose plus inviter d'amis à la maison parce qu'elle a pris l'habitude de s'immiscer dans nos discussions. Elle parle comme une vieille, elle me reprend lorsque mon langage n'est pas de son siècle. Elle veut m'expliquer la vie : comment se tenir, comment s'habiller, que faire pour réussir, comment faire avec les filles... La honte... Mes potes, eux, ont des parents à peu près normaux. Ils les écoutent, ils discutent, ils rigolent. Ils ne passent pas leur temps à les épier et à les reprendre. Et puis elle est toujours à côté de la plaque ! Elle cherche à me comprendre, mais en est incapable, son cerveau est trop poussiéreux. On ne vit plus dans le même monde, j'avance, je bouscule les préjugés, elle ramène tout à sa morale et à ses convenances. Je veux faire bouger les choses, elle ne veut pas faire de remous. Il n'y a que moi pour me trainer tel un boulet de mère.

Ma mère, mon ignorance. Mais quel temps perdu ! Je devrais être savant, je ne suis qu'un sot. À quoi ont servi ces années d'éducation et d'apprentissage ? Je finis mes études et je me rends compte que je ne sais rien. Socrate était fier de ça, moi ça me désespère... Mes années d'enfance et d'adolescence, celles où la curiosité et la mémoire sont les plus vives, n'ont été qu'un lit de rivière asséchée. Les flots de la connaissance et de la culture ont été détournés vers des pays plus verts, ma contrée reste aride. Elle aurait dû m'initier à l'histoire, aux choses de la nature, aux langues, à la littérature. Peut-être n'en savait-elle rien ? Elle aurait pu me transmettre ses quelques passions : la couture, la cuisine, la culture des herbes aromatiques en pot ? Peut-

être ne savait-elle pas transmettre. Elle aurait dû m'apprendre à apprendre, me donner le goût de la découverte ? Peut-être n'avait-elle pas eu de mentor elle non plus ? Depuis ma naissance, je suis une terre en friche. Ce que je sais, je le tiens de mes études, ma culture est très restreinte. Cette béance du savoir est si difficile à combler. C'est un barreau manquant rendant difficile l'ascension à l'échelle sociale. Je me sens bête. Autour de moi, on discute, on argumente, moi je ne sais souvent pas de quoi on parle. Cette lacune de l'enfance m'accompagnera toujours, elle m'exclut parfois de certains cercles, elle entame mon estime de moi, me rappelant à ma triste condition d'enfant peu stimulé.

Ma mère, mon ennui. Je l'évite, je la fuis depuis des années. Le temps avançant, j'espace mes visites, je raccourcis les moments passés avec elle. Le vieil appartement familial ne change pas, le tic-tac de l'horloge de l'entrée, les effluves de lavande dans la chambre. Passées les cinq premières minutes de politesses conventionnelles, je m'ennuie... Elle parle et mon attention dévie. Je regarde l'horloge qui égraine ces quarts d'heure de vie gâchée. Ma présence la rend heureuse et volubile, je le vois bien, mais sa discussion m'abrutit. Elle s'empresse de me raconter les menus détails de sa semaine ordinaire. Une vie morne ne peut déboucher que sur une morne conversation. Je tente de me concentrer, d'écouter la narration plate de ce flot ininterrompu d'évènements sans intérêt. Je finis par hocher régulièrement la tête en pensant à ma soirée à venir.

Son coup de fil hebdomadaire est également un tourment. Il me plonge dans une léthargie dont j'ai bien du mal à m'extirper. Au son de sa voix, mon cerveau s'assoupit. Je l'entends, mais je ne l'écoute pas. Un restant de politesse ou de pitié m'empêche de couper court à la conversation, alors j'en profite pour réaliser quelques tâches répétitives, ranger la maison, couper les oignons sans trop renifler, plier le linge. Je ne veux plus entendre ses points de vue, je ne les connais que trop, étriqués, immuables depuis tant d'années. Nous ressassons tous, mais elle radote plus que je ne peux le supporter.

Ma mère, mon fardeau. Une mère, ça vieillit. Un jour, l'air de rien, elle me demande de nettoyer le haut des vitres ou de l'aider à déplacer un meuble. Il y a la commode qui ferme mal, un tiroir qui grince et moi, malhabile de mes dix doigts, je me retrouve à bricoler sous la direction d'un despote maternel. Mes visites se transforment en corvée. Incapable de s'adapter aux techniques modernes, elle me sollicite pour des tâches administratives ordinaires. C'est une nouvelle relation qui s'installe, « j'ai besoin de toi », « je n'y arrive pas seule », je ne peux lui dire non, elle me tient par la culpabilité. Puis c'est l'organisation du repas dominical qui lui

devient pénible, fini le gigot d'agneau, une de mes rares consolations, et sans vergogne elle me sort des plats surgelés.

Et un beau jour, elle tombe.

Commence le cycle infernal de la médicalisation de la vie quotidienne : les consultations chez les spécialistes, le bilan mémoire, le lit médicalisé, les injonctions : « Vous ne pouvez pas la laisser seule », « organisez le passage d'aides à domicile ». Je finis, le dimanche, par manger les plateaux-repas de la mairie en tête à tête avec elle... Par nécessité, les visites redeviennent plus fréquentes. La situation ne semble pas l'émouvoir, je jurerais qu'elle y trouve même un certain confort.

Ma mère, ma souffrance. À minuit, le téléphone sonne, c'est elle. Elle a glissé dans la douche, elle s'est trainée de la salle de bain au salon. Elle gémit, elle me supplie. Moi, affolé, je me précipite, j'accours. C'est une poupée de chiffon de mère que je récupère à terre. Je la prends dans mes bras, je la relève, elle est si légère. Comment un être peut-il autant maigrir ? La chair a disparu, il n'y a plus que des os cachés pudiquement sous une robe de chambre.

Va-t-elle remarquer ? Les médecins sont pessimistes. Je lui trouve une place en maison de retraite qu'elle appelle « le mouvoir ». Je contemple, impuissant, ce petit bout de femme tassé au fond du lit. Son corps s'éteint peu à peu, immobile, inutile ; ne restent que les douleurs : ankylose, escarres, constipation. Mes pauvres attentions n'y peuvent rien. La déchéance physique est brutale, elle se désengage de ce corps si frêle et pourtant si contraignant. Un matin, elle n'a plus la force de me tenir la main, alors c'est moi qui saisis la sienne. Elle abdique, laissant à d'autres le soin de s'occuper de l'intendance corporelle : hygiène, toilette, soins de bouche. Ses derniers muscles lui servent à geindre, à grimacer, et puis ce rictus, après des mois de souffrance, s'amenuise peu à peu.

Sa lucidité vacille. Son esprit, d'ordinaire si alerte, s'enfonce dans un nuage de coton. Rien ne semble pouvoir la sortir de sa torpeur. Me reconnaît-elle encore ? Ma présence quotidienne l'indiffère, moi dont chaque visite était une fête. Ses pensées ralentissent, ses idées disparaissent et, avec elles, l'envie d'exister. Suis-je encore utile face à cette disparition maternelle ?

Son regard perdure quelque temps, elle me fixe, me dévisage en esquissant un possible sourire. Ses yeux se voilent, la lumière s'éteint.

Je n'ai plus de mère. Celle qui m'a mise au monde s'en est allée. Elle était la grande ordonnatrice de mon existence, le vaisseau m'ayant fait passer du néant à la vie. Je suis un orphelin, un adulte âgé et lucide, mais un orphelin tout de même.

Sa disparition me met face à mon extrême fragilité, à mon insignifiance. Je ne suis donc rien de plus qu'un amas de poussière, quelques molécules, une poignée d'atomes, auxquels une seule cellule a communiqué le feu sacré, celui de la vie. Cette étincelle, je la lui dois. Mais la flamme de nos existences est si précaire, si simple à souffler.

Je l'ai pleurée des nuits entières. Avec elle, j'ai perdu une forme d'insouciance : même les mères doivent mourir ? Et si elles meurent aussi facilement, pourquoi pas moi ? Jusqu'alors, je savais que je ne serais pas le prochain. Elle formait ce dernier rempart face à la mort.

Lorsque ma vie balbutiait, son courage et sa ténacité ont tracé mon chemin. Méthodiquement, elle m'a construit une rampe de lancement et, lors de mon envol, elle m'a tendu le flambeau. Peut-être ai-je trouvé sa construction trop courte, peut-être l'ai-je trop facilement accusée de ne pas avoir dissipé les ténèbres qui m'entourent ? Mais j'ai aujourd'hui l'intime conviction qu'elle a fait ce qu'elle a pu avec ce qu'elle avait.

Un phare ne sert qu'à retrouver son port d'attache. Aussi puissant soit-il, ne lui demandez pas d'éclairer les confins de l'océan. L'explorateur courageux doit quitter ce faisceau protecteur et plonger dans l'obscurité de la vie pour y découvrir son nouveau continent. Par-delà la mort, ce phare originel continuera inlassablement à scintiller. Il ne veut ni m'éclairer, ni m'éblouir, ni même me dire de revenir. Il est là pour me rappeler d'où je viens et le chemin parcouru.

Ma mère, ma lumière.

Emmanuel Monge, Juillet 2025.